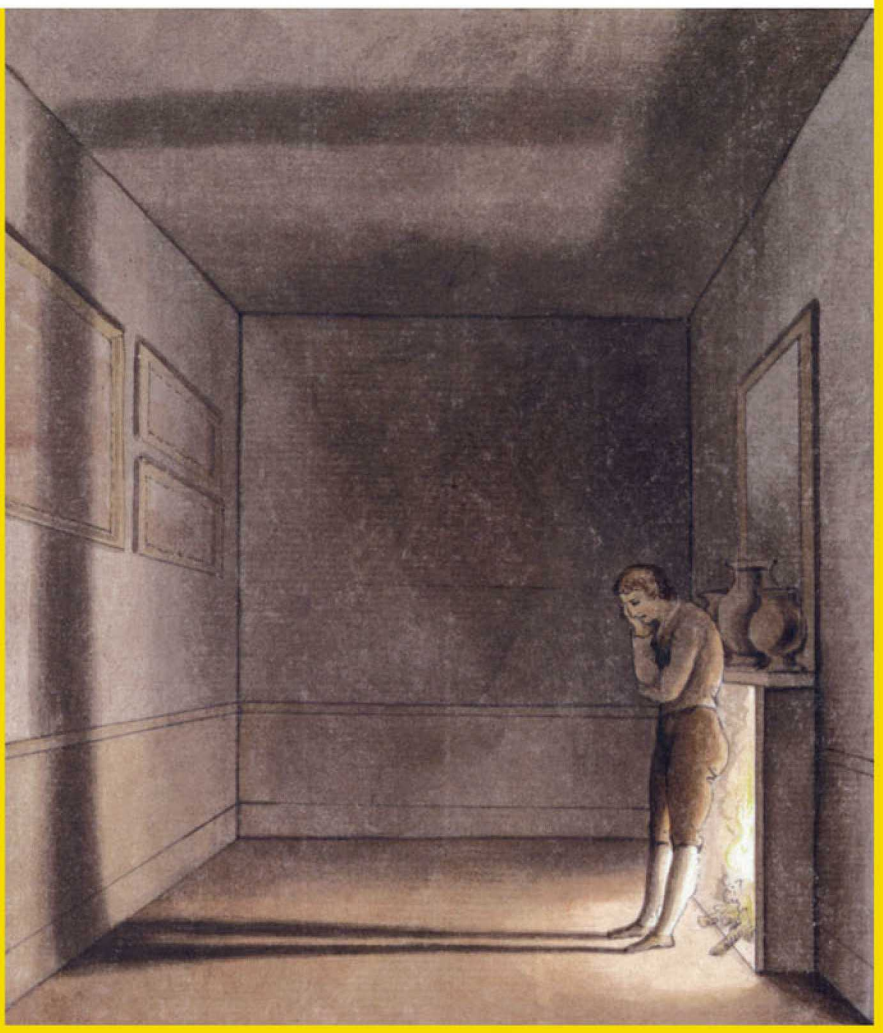
GÉRARD

POMMIER

La mélancolie

Vie et œuvre d'Althusser



Champs essais

Extrait de la publication

GÉRARD POMMIER
La mélancolie

La somme de publications, de manuscrits et de témoignages qui concernent l'œuvre et la vie d'Althusser en feront sans doute un cas aussi exemplaire pour l'étude de la mélancolie que Schreber, lu par Freud, le fut pour la paranoïa. Face à un philosophe qui marqua toute une génération et dont les avancées renouvelèrent radicalement le marxisme, comme celles de Lacan donnèrent à Freud sa pleine efficacité, une question majeure se pose : quelle relation folie et raison entretiennent-elles ? Loin de séparer son œuvre et son délire, et sans considérer un instant que la logique de ses thèses aurait été construite pour faire barrage à sa psychose, Althusser a cherché à élucider les points de jonction, les passes obscures, comme si la démence de l'histoire trouvait sa raison dans celle de sa propre folie.

Cet ouvrage ne prétend pas interpréter ce qu'a écrit Althusser, et encore moins imaginer ce qu'il n'a pas écrit ; il se propose de lire ce qu'Althusser appelait lui-même des symptômes, et d'effectuer ensuite des déductions si des recoupements suffisamment nombreux le permettent. Les conséquences en sont examinées aussi bien en amont, dans le champ du « fantasme », qu'en aval, dans celui de la « théorie », dès lors que le philosophe a donné des indications explicites qui autorisent cette démarche.

Psychiatre et psychanalyste, ancien élève de Lacan et de Dolto, **Gérard Pommier** est professeur de psychopathologie à l'université de Strasbourg. Il est notamment l'auteur de *L'Ordre sexuel* (Aubier, 1989), *Du bon usage érotique de la colère, et quelques-unes de ses conséquences* (Aubier, 1994) et *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse* (Flammarion, 2004).

En couverture : Johann Heinrich Tischbein,
La Grande Ombre, aquarelle, fin XVIIIe-début XIXe siècle,
Oldenburg. Landesmuseum, Allemagne.
© La Collection / Artothek / S. Adelaide.

Flammarion

09-IV N Création Studio Flammarion

LA MÉLANCOLIE

Extrait de la publication

Du même auteur

D'une logique de la psychose, Point hors ligne, 1983
L'Exception féminine. Essai sur les impasses de la jouissance, Point hors ligne, 1985 ; rééd. Aubier, 1996
L'Ordre sexuel, Aubier, 1989 ; rééd. Flammarion, coll. « Champs », 1995
La Névrose infantile de la psychanalyse, Point hors ligne, 1989
Libido illimited. Freud apolitique ?, Point hors ligne, 1990 ; rééd. sous le titre *Freud apolitique ?*, Flammarion, coll. « Champs », 1998
Le Dénouement d'une analyse, Point hors ligne, 1993 ; rééd. Flammarion, coll. « Champs », 1996
Naissance et Renaissance de l'écriture, PUF, 1993
Du bon usage érotique de la colère, et quelques-unes de ses conséquences, Aubier, 1994
L'Amour à l'envers, PUF, 1995
Ceci n'est pas un pape... Inconscient et culture en Louisiane, Érès, 1996
Les Corps angéliques de la postmodernité, Calmann-Lévy, 2000
Qu'est-ce que le réel ? Essai psychanalytique, Érès, 2004
Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse, Flammarion, 2004 ; rééd. coll. « Champs », 2007

Gérard Pommier

LA MÉLANCOLIE

Vie et œuvre d'Althusser

Champs essais

Extrait de la publication

© Aubier, Paris, 1998.
© Flammarion, 2009, pour l'édition en coll. « Champs ».
ISBN 978-2-0812-6008-5

Extrait de la publication

À la mémoire de Louis Althusser, en espérant qu'il aurait approuvé cette recherche.

Yann Moulier-Boutang est intervenu, à ma demande, dans mon séminaire, *La Psychose dans le siècle* (séance du 3 février 1994). Il m'a fait bénéficier d'éléments figurant dans les archives Louis Althusser déposées à l'IMEC ou devant être utilisées dans le tome 2 de sa biographie à paraître chez Grasset. Qu'il en soit remercié. Ma reconnaissance également à Christine Dal Bon et Jean Berges pour leur lecture attentive et leurs précieuses observations.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Aber wir vergessen zu leicht...[1] »

Au matin du samedi 16 novembre 1980, Althusser réveillait Pierre Étienne, médecin de l'École normale supérieure : « Pierre ! Viens voir, je crois que j'ai tué Hélène... fais quelque chose, ou je fous le feu à la baraque. Si ça continue, je crois que je vais y passer[2]. » Pierre Étienne fit hospitaliser à Sainte-Anne le philosophe en pleine excitation maniaque. Le crime qu'il « croyait » avoir commis était inouï, unique en son genre. Jamais un tel acte n'avait été perpétré par un penseur de cette envergure, un révolutionnaire aussi engagé. Et jamais non plus un tel événement n'avait concerné un psychanalysant aussi célèbre, en cure depuis d'aussi nombreuses années. Que ce soit sur le mode de l'indignation ou sur celui de la dérision larvée, les commentateurs de la presse à scandale ne s'y trompèrent pas : ce jour-là, l'extension de la raison — avec la philosophie — et la compréhension de la folie — avec la psychanalyse — rencontraient une limite au-delà de laquelle l'obscurantisme et l'irrationnel semblaient avoir repris leurs droits. Marx et Freud furent traînés au banc

1. « Mais nous oublions trop facilement... », Freud devant la société psychanalytique de Vienne, 12 janvier 1910.

2. Yann Moulier Boutang, *Louis Althusser, une biographie*, Grasset, 1992, p. 35.

Extrait de la publication

des complices dans les médias, tandis que s'engageaient l'enquête, les expertises, le processus administratif qui devaient aboutir au non-lieu prononcé par la justice.

L'ordonnance rendue par le juge Joly le 23 janvier 1981 souligna que Louis Althusser avait été hospitalisé dans plus d'une vingtaine d'établissements psychiatriques après avoir déjà donné des signes de psychose maniaco-dépressive dès sa captivité en Allemagne. Le philosophe qui avait soutenu avec tant de rigueur la thèse d'une « histoire sans sujet » allait finir ses jours captif d'un acte déclaré « sans sujet », au nom de la loi. Althusser semblait avoir été son propre oracle, sa plume avait précédé le destin qu'il annonçait dans son article « Freud et Lacan » : « Les hommes [...] sont à jamais amnésiques [...] certains, la plupart, en sont sortis à peu près indemnes, ou tout du moins tiennent à haute voix à bien le faire savoir. Beaucoup de ces anciens combattants en restent marqués pour la vie ; certains mourront un peu plus tard de leur combat, leurs vieilles blessures soudain rouvertes dans l'expression psychotique, dans la folie, l'ultime compulsion d'une réaction thérapeutique négative ; d'autres plus nombreux, le plus normalement du monde, sous le déguisement d'une défaillance organique[1]. »

Comment aurait-il pu ignorer ces « vieilles blessures soudain rouvertes », lui qui, en 1971, avait écrit un diagramme de ses nombreuses hospitalisations et dépressions. Pas moins d'un accès mélancolique important par an, le plus souvent en février-mars, et jusqu'au mois de mai. Il resta en réalité paralysé par une mélancolie larvée plus de la moitié de sa vie. Seul le rythme de travail de l'École normale supérieure lui permit de conserver son poste de secrétaire et d'éviter la chronicisation asilaire. Les

1. Louis Althusser, « Freud et Lacan », dans *Écrits sur la psychanalyse,* Stock-Imec, 1993, p. 35.

Extrait de la publication

fréquentes hospitalisations furent souvent suivies de moments hyperactifs, qu'il qualifia lui-même d'hypomaniaques. Il rattrapait alors largement le temps perdu : « Tout me paraissait et m'était d'une incroyable facilité, je planais au-dessus de toutes les difficultés [...] je me lançais dans des initiatives que mes amis jugeaient extrêmement dangereuses [...] mais [...] je n'en avais cure, absolument convaincu que j'étais d'être le maître absolu, maître absolu du jeu, de tous les jeux et pourquoi pas au moins une fois presque à l'échelle mondiale. »

Qu'un homme soit considéré comme « fou », selon les critères de sa société, et que son œuvre n'en fasse pas moins autorité selon les mêmes normes, interroge l'apparente contradiction du raisonnable et du déraisonnable. Le rapport du talent d'un auteur à sa folie pose une question encore plus difficile lorsque ses élaborations, qui s'appuient pourtant sur la déraison, rencontrent l'approbation de ceux qui se pensent raisonnables. Le problème paraît plus simple dans le domaine de l'art. Personne ne s'étonne que le génie fasse bon ménage avec des excentricités psychiques plus ou moins évidentes, comme s'il allait de soi que l'art exprime et apporte remède aux maux de l'âme. Les exemples abondent, de sorte que l'on se demande s'ils ne sont pas la règle. Mais dans le domaine de la science, de la philosophie, de l'histoire, lorsqu'il s'agit d'exposer une pensée construite et cohérente, une argumentation destinée à emporter la conviction, non seulement pour le présent, mais pour les temps à venir, l'esprit se refuse à laisser place à la folie. Plus encore lorsque les thèses portent à des conséquences pratiques et politiques qui peuvent influencer le destin de millions d'hommes, n'est-on pas effrayé de constater qu'au moins l'un des plus grands penseurs de notre époque — dont la démence fut l'occasion d'un scandale public — fut non seulement en proie à la psychose, mais qu'il reconnaît lui-même que certaines

Extrait de la publication

de ses intuitions les plus importantes, construites ensuite avec rigueur, trouvèrent leur source au point le plus intime de sa folie?

Le drame de 1980 empêchera désormais, et sans doute pour longtemps, d'examiner l'œuvre d'Althusser sans arrière-pensée. Nul ne se soucie des ébullitions mentales de Descartes, des bizarreries de Leibniz ou de la régularité de métronome de Kant. Les amateurs de philosophie font une distinction nette entre la vie et l'œuvre des penseurs qu'ils étudient. Ils la font d'autant plus aisément que l'Université, et plus encore l'école, communiquent seulement aux potaches ce que de jeunes oreilles peuvent supporter, laissant dans l'ombre le fumier odorant sur lequel a poussé une rose dont l'odeur diffère. Il n'en ira pas de même pour Althusser. Sa démence ne peut plus être gommée par les zélotes et les universitaires, comme c'est le cas d'un si grand nombre d'hommes illustres. Et ce n'est pas sans trouble que le lecteur, s'il arrive à surmonter ses préjugés, se lance dans l'étude de cet auteur. Il risque fort de se demander à chaque instant jusqu'à quel point le délire imprègne la théorie, et où se situe la ligne de démarcation à partir de laquelle le discours raisonnable commence. D'autant que son inquiétude le poussera peut-être aussi à se demander dans quelle mesure sa compréhension du monde s'appuie pour lui aussi sur ce qu'il ignore de sa propre folie.

Celui qui veut se rassurer pensera qu'après tout la psychose du philosophe était seulement cyclique, qu'elle présentait de longs moments d'accalmie, et qu'il aurait rédigé son œuvre pendant ces éclaircies. Mais Althusser lui-même contredit cette hypothèse tranquillisante, car non seulement il reconnaît la relation entre ses pensées délirantes et le réel dont il chercha à cerner la logique, mais de plus, tout comme son lecteur, il tente de comprendre cette bizarrerie. Comment l'histoire de l'humanité peut-

Extrait de la publication

elle s'ordonner à partir de pensées germinées dans le terreau de la relation tumultueuse d'une mère et de son fils, d'un père et de son frère, de ces exilés alsaciens perdus dans les Aurès, colons d'infortune rescapés de la Grande Guerre ? Décidément, la relation de la folie et de la raison pose un problème incontournable concernant un philosophe qui marqua toute une génération, et dont les avancées renouvelèrent aussi radicalement le marxisme que celles de Lacan donnèrent à Freud sa pleine efficacité ! Loin de construire un mur entre son œuvre et son délire, Althusser a cherché à élucider les points de jonction, les passes obscures, comme si la démence de l'histoire devait trouver sa raison dans celle de la folie elle-même. Il pose le problème, sans considérer un instant que l'œuvre raisonnable aurait été construite pour faire barrage à sa psychose (de la même façon que le jour chasse la nuit), et il ne l'aborde pas non plus à partir de détails mineurs. Il l'expose frontalement, à propos de certaines de ses inventions conceptuelles majeures.

Althusser a soulevé des problèmes encore embrouillés, le moindre d'entre eux n'étant pas de comprendre comment la folie des hommes (pris un par un) s'articule à l'histoire collective. Que ce soit en parlant de sa démence parallèlement à son œuvre, ou telle qu'elle l'a orienté, il nous invite explicitement à répondre à cette question et l'on peut s'y essayer d'autant plus tranquillement, qu'il propose lui-même de la considérer avec soin. Ce carton d'invitation se trouve inséré à la page 152 de *L'Avenir dure longtemps* : « [...] ce que je dois à mon lecteur, parce que je me le dois, c'est l'élucidation des racines subjectives de [...] mon métier de professeur, la philosophie, la politique, le Parti [...] à savoir comment je me suis trouvé (ce n'est pas là affaire de réflexion lucide, mais faits obscurs et en grande partie inconscients) conduit à investir et à inscrire mes fantasmes subjectifs dans mes activités

Extrait de la publication

objectives et publiques. » La même interrogation se répète encore à la page 220 de ce livre : « Comment les projections et les investissements de ces fantasmes ont-ils pu déboucher sur une action et une œuvre parfaitement objectives (livres de philosophie, intervention philosophique et politique) ayant eu quelques retentissements sur la réalité extérieure, donc objective? [...] Comment la rencontre entre l'investissement ambivalent de l'objet fantasmatique [...] a-t-il pu avoir prise sur la réalité objective, mieux, comment peut-il y avoir eu, en cette rencontre, prise, comme on dit de la mayonnaise ou de la glace qu'elle prend [...][1]. » Dans ces deux citations, il s'agit de comprendre comment un problème qui s'appuie sur la réalité psychique (la folie si l'on veut) débouche sur une réalité objective[2]. Althusser nous fournit les données nécessaires pour nous pencher sur ce problème. Pourquoi ne pas s'autoriser un pareil examen?

Voilà qui n'est pas si facile, et les précautions diplomatiques s'accumulent dans ce prologue, la moindre d'entre elles n'étant pas de se prévaloir de la permission du philosophe lui-même. Le lecteur se souviendra peut-être que, dans le même souci, et à chaque fois qu'il choisissait de parler d'une personnalité marquante de l'histoire (comme Moïse) ou

1. Louis Althusser, *L'Avenir dure longtemps*, Stock-Imec, 1992.

2. Dans une lettre au philosophe géorgien Merav, Althusser évoquait : « La façon incroyable dont les problèmes du monde viennent se nouer sur les fantasmes personnels, c'est incroyable et impitoyable : j'ai vécu ça. » De même, dans son article sur « La pensée marxiste », Althusser considère que l'écriture philosophique de Marx lui-même a été guidée par ses fantasmes. Il fait en particulier remarquer, à propos du livre I du *Capital* (dont on sait qu'il ne comportait pas la signature de Engels, avec lequel il cosignait jusque-là) « [...] que Marx eut raison cette fois de signer seul, tant il y engageait de ses propres pensées, c'est-à-dire de ses propres fantasmes philosophiques. »

d'un artiste (à l'exception de Dostoïevsky qu'il n'aimait pas), Freud multipliait les avertissements et faisait preuve d'humilité devant une œuvre créatrice : « *Aber wir vergessen zu leicht* [...] » (« Mais nous oublions trop facilement que nous n'avons pas le droit de mettre la névrose au premier plan, là où il s'agit d'une grande réalisation. ») Et puis, en dépit de ces ménagements, il y allait quand même, froidement. Je m'apprête à suivre un chemin identique, car il est inutile de chercher d'autres justifications. Rien n'économisera le mouvement de recul que va provoquer chez le lecteur la réduction de la richesse des idées, du foisonnement de la vie et des rêves, de la splendeur des idéaux. Et plus encore lorsqu'il faudra démonter les ressorts de la structure en jeu : une psychose maniaco-dépressive, et examiner les termes minimaux qui permettent de s'orienter dans le dédale du roman familial.

On dispose de deux ordres de documents pour cette étude. D'une part, du *Journal de captivité*, des deux autobiographies écrites par Althusser lui-même et de sa correspondance, pièces auxquelles il faut adjoindre certains écrits théoriques, lorsque les autobiographies y renvoient. D'autre part, de divers témoignages (notamment de ses anciens élèves) et de l'importante biographie établie par Yann Moulier Boutang. La comparaison de ces deux séries de documents présente un grand intérêt, car elle permet de relever des discordances, des omissions, des condensations de dates, c'est-à-dire ces sortes de ruptures du texte qu'il convient de considérer comme symptomatiques, sans s'occuper de savoir si elles relèvent du mensonge intentionnel ou de distorsions occasionnées par le travail de l'inconscient. Le résultat est le même, spécialement lorsque l'on constate que des erreurs à propos d'événements, des lapsus, des rêves, voire certaines conceptions « théoriques » se recoupent dans des occurrences distinctes.

Extrait de la publication

Il ne s'agit pas d'interpréter ce qu'écrit Althusser, et encore moins d'imaginer ce qu'il n'écrit pas, mais de lire ces différents symptômes, en effectuant ensuite des déductions, si des recoupements suffisamment explicites le permettent. Cette méthode s'impose, car un certain fait permet diverses interprétations, parfois contraires, et, le plus souvent, elles ne font que rajouter un chapitre au roman. On écartera l'objection selon laquelle une telle lecture n'aurait de portée que pendant une cure, parce que seule la présence physique de l'analyste lui donnerait sa valeur de vérité. La lecture psychanalytique d'un écrit a sa pertinence, lorsqu'elle se contente de situer le désir d'un sujet à travers tout ce que ce texte présente de symptomatique. Naturellement, elle reste inefficace sur ce sujet. Les critiques de ce genre d'exercice tombent si l'on distingue l'efficacité technique de la cure, d'une part, et le relevé des coordonnées du symptôme, d'autre part.

La difficulté, au terme de cette exploration, sera de dégager un par un les ressorts qui permettent l'exhaustion des virtualités du champ dont ils sont extraits, si possible sans exception; c'est-à-dire en examinant les conséquences aussi bien en amont, dans le champ du « fantasme », qu'en aval, dans celui de la « théorie », et cela, à chaque fois que le philosophe aura donné au moins une indication sur une telle relation.

Extrait de la publication

I

« FAMILLES, JE VOUS HAIS »

Extrait de la publication

LA CONSTELLATION DE L'ENFANCE

Dans *Les Faits* comme dans *L'Avenir dure longtemps*, l'enfance d'Althusser semble des plus ordinaire, réglée par une vie de famille conventionnelle. C'est ce dont témoignent aussi ceux qui connurent le jeune Louis à cette époque. Jeunesse banale, studieuse, conforme aux canons habituels de la famille française, attachée aux vertus de l'éducation et respectueuse des normes morales et religieuses, quand bien même n'accréditerait-elle plus ces dernières. Des parents aimants s'attachent à inculquer une bonne éducation à des enfants qui obéissent. Vie monotone, toutefois, dont on comprend vite que l'ennui l'infiltrait à chaque instant.

Les événements passent au second plan derrière un non-événement massif, plus grand que tout et au centre de tout, diffusant de nul lieu particulier et ne prenant sa source en aucun temps : un vide total, envahissant minutieusement le moindre fait, petit ou grand. Rien, il ne se passe jamais rien et rien n'arrive à emplir ou à faire oublier ce vide effrayant. Tout commence avec lui, demain comme hier, et l'enfant qui s'avance et entend sonner les heures espère sans doute s'en débarrasser bientôt. Mais non, ce néant insiste dans un éternel présent, sans fin ni origine. Le néant adjective le temps et l'espace qui se résorbent en lui, lui ce gentil garçon qui prononce ce

nom de néant, son nom le plus familier, à chacun des mots qu'il profère.

Une photo, que l'on peut voir dans l'autobiographie évoque peut-être mieux que bien des phrases cette présence du vide : le jeune garçon, tout petit, écrasé par le soleil et précédé d'une ombre immense, tient en laisse un chien[1]. Au milieu de la lumière qu'il découpe, ce corps fluet donne une impression de solitude totale sur ce cliché dont on imagine qu'il a été fixé au cours d'une promenade d'un ennui mortel, par exemple avec sa mère et sa sœur, un dimanche après-midi. Peut-être d'autres lecteurs de *L'Avenir dure longtemps* auront-ils eu la même impression : cette photo et son commentaire sont une sorte de clé qui donne à l'autobiographie sa tonalité grave, sa basse continue que recouvrent les gammes des explications savantes, les amours, les provocations et les protestations d'imposture. Lorsqu'on croit ne plus l'entendre, c'est encore sa note vide qui tire les phrases en avant. Et la même vacuité blanche colle page après page à la description des événements, dans un piétinement sans fin et sans progrès, comme si la platitude creuse et insignifiante des premières années s'était installée, que l'ombre sans poids, mais toujours trop grande, projetée par le soleil d'Alger avait grandi et que beaucoup plus tard seulement cette enfance trop légère était peu à peu devenue de plomb.

« Ils ne se disaient rien entre eux... »

Althusser attribuera plus tard cette impression d'un quotidien stérile à l'absence de désir qui aurait régné entre ses parents. Certes, cette réécriture du roman familial fut sans doute informée d'un savoir

1. Yann Moulier Boutang, *Louis Althusser, une biographie*, *op. cit.*, p. 58.

Extrait de la publication

N° d'édition : N.01EHQN000230.N001
Dépôt légal : avril 2009
N° d'impression : 09/03/145156

Imprimé en France

Extrait de la publication